

le goût des idées
de jean-claude zylberstein

FRANÇOIS GÈZE

LA DOUBLE NATURE DU LIVRE

*Quatre décennies de mutations
dans la « chaîne du livre »*

LES
BELLES
LETTRES



François Gèze

La double nature du livre

*Quatre décennies de mutations
dans la « chaîne du livre »*

Paris
Les Belles Lettres
2023

© 2023, pour la traduction française
Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris.
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45464-1

« Nous sommes à un tournant majeur de l'histoire de l'édition »

*Propos recueillis par David Eloy,
Altermondes, décembre 2012*

Quelle est aujourd'hui la réalité du métier d'éditeur ? Quelle place pour celles et ceux qui ont choisi de privilégier une ligne éditoriale exigeante, en prise avec les préoccupations des sociétés civiles ? Entretien avec François Gèze, président-directeur général de La Découverte, une maison d'édition spécialisée dans les sciences humaines et sociales, dont la ligne éditoriale, « Des livres pour comprendre, des livres pour agir », en a fait un compagnon de route des mouvements citoyens.

Comment définiriez-vous votre métier d'éditeur ?

En quoi a-t-il évolué ces dernières années ?

François Gèze : Être éditeur, c'est jouer le rôle de passeur entre des personnes, qui produisent des idées ou créent des fictions, et des lecteurs qui trouvent utilité ou

plaisir à lire ces travaux. Ce cœur de métier – choisir et faire connaître – est resté le même. L’environnement, lui, a changé. Il y a d’abord une évolution du lectorat, marquée par une forte chute des très grands lecteurs. Les enquêtes du ministère de la Culture montrent que ces grands lecteurs, qui représentaient 22 % des plus de quinze ans en 1973, n’étaient plus que 11 % en 2009. C’est une évolution préoccupante, révélant que, dès les années 1980, les pratiques de lecture des jeunes générations, des étudiants, ont changé de façon très significative. On l’a vu notamment dans le champ des sciences humaines et sociales. À partir de cette époque, le public étudiant s’est de plus en plus détourné du livre comme support privilégié de connaissance. La lecture de curiosité a beaucoup décliné au profit des seules lectures utilitaristes, permettant de décrocher ses examens.

Dès les années 1980, dites-vous ! On ne peut donc pas faire de lien avec Internet ?

F.G. : Non, le phénomène est bien antérieur. C’est vraiment une évolution des pratiques culturelles. Les pratiques de lecture ont complètement changé. Ce qui fait qu’aujourd’hui la plupart des ouvrages publiés doivent trouver leur public dans des « niches ». La curiosité livresque n’a pas disparu, elle s’est éparpillée.

Comment l’édition se porte-t-elle en France ?

F.G. : En France, environ 35 000 nouveautés paraissent chaque année. Si le tirage moyen a régulièrement baissé

depuis trente ans, le nombre de titres, lui, a fortement augmenté, comme le nombre global d'exemplaires vendus. Parallèlement à la baisse des grands lecteurs, on a en effet assisté à une démocratisation de la lecture, dans la mesure où, pendant les années 1970 et 1980, le nombre de faibles lecteurs a significativement augmenté, grâce au succès des clubs (comme France-Loisirs) et à l'arrivée des grandes surfaces dans le secteur. On a touché un public plus large, au moins pour une certaine catégorie de livres. Mais depuis deux ans, on est entré dans une période de récession. On prévoit pour 2012 au moins 6 % de baisse sur l'ensemble du marché. Le recul est encore plus important dans les autres pays européens. Sur les neuf premiers mois de l'année, c'est – 30 % au Portugal, – 20 % en Espagne et en Italie, – 12 % en Belgique, – 10 % au Royaume-Uni et – 9 % en Allemagne. Ce tassement très fort est dû, bien entendu, à la crise, mais elle n'explique pas tout. Il y a aussi, comme chez nous, un recul du nombre de grands lecteurs. Nous sommes donc à un tournant majeur, peut-être le plus important depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Et dans le domaine des sciences humaines et sociales (SHS) ?

F.G. : Depuis trente ans, on parle de « crise » dans ce secteur. Mais une crise qui dure trente ans, ce n'est plus vraiment une crise, c'est une nouvelle étape. D'un côté, c'est vrai, les ventes d'essais spécialisés et surtout d'ouvrages de recherche en SHS se sont globalement

effondrées (souvent à moins de 1 000 exemplaires par titre). Mais de l'autre, on constate également que, depuis quelques années, les livres aidant à comprendre la mondialisation – surtout les plus radicaux – se vendent bien, parfois même très bien. Je pense aux livres de Naomi Klein, de Joseph Stiglitz ou des « Économistes atterrés ». Et *Le Monde selon Monsanto* de Marie-Monique Robin s'est vendu à 80 000 exemplaires ! Il y a donc un vrai appétit de comprendre les nouvelles formes de la mondialisation. Sinon, les livres-sommes, ces volumes dont on se dit que la lecture va vraiment apporter quelque chose, fonctionnent plutôt bien. Nous avons publié en 2008 une *Histoire secrète de la V^e République*, qui s'est vendue à plus de 100 000 exemplaires avec l'édition de poche. Nous venons également de publier une *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, qui démarre bien, et une passionnante *Histoire des mouvements sociaux en France de 1814 à nos jours*. Il faut enfin souligner l'émergence de jeunes auteurs qui, depuis la fin des années 1990, explorent des champs nouveaux dans le domaine des SHS. Un renouveau de la production qui, pour le coup, est encourageant.

Et sur des sujets comme le mouvement altermondialiste ?

F.G. : Après un recul spectaculaire dans les années 1980 des engagements « anti-impérialistes » des deux décennies précédentes, on a vu apparaître dans les années 1990, avec l'émergence du mouvement altermondialiste,

de jeunes lecteurs engagés, mais qui lisent des livres de façon éclatée. Ils vont s'intéresser à tel pays, à tel sujet et pas à d'autres. On est donc dans une logique de niche. Depuis, le « boom » de la militance altermondialiste qui a suivi en France la création d'Attac s'est toutefois tassé. Le côté positif, c'est que ces idées se sont répandues au-delà des cercles militants. Du coup, les livres spécifiquement consacrés au mouvement altermondialiste ne se vendent plus guère. Mais les idées qu'il véhicule se retrouvent dans d'autres livres, qui s'adressent à des publics différents voire plus larges. Il y a une forme de banalisation de ces idées, dans le bon sens du terme.

Le fait qu'un livre soit une production d'ONG sur une problématique spécifique est-il une plus-value ?

F.G. : Tout dépend de la capacité de l'auteur à produire un texte lisible au-delà de ses pairs et des spécialistes, ce qui n'est pas toujours facile. Les livres que je qualifierais de « pratiques », eux, se vendent bien. C'est le cas par exemple des *Guides du GISTI* (Groupe d'information et de soutien des immigrés), que nous publions depuis de longues années : ils s'écoulent sur la durée, parce qu'ils répondent à un besoin de professionnels et de militants, ceux qui interviennent auprès des migrants. Même chose pour le *Guide du prisonnier* de l'Observatoire international des prisons.

Que vous inspire le succès d'*Indignez-vous* de Stéphane Hessel ?

F.G. : On ne peut pas parler à proprement parler de succès d'édition, puisque ce n'est pas réellement un ouvrage, vu sa taille, celle d'un article. Je pense plutôt qu'il a joué un rôle d'identification à une posture morale, que beaucoup de gens partagent heureusement. Comme un signe de reconnaissance. Se dire j'achète le livre ou je l'offre – *Indignez-vous* a été extrêmement offert –, c'est une façon de (se) dire qu'on se reconnaît dans les valeurs qu'il véhicule. C'est autre chose que l'édition.

Selon vous, quel est l'avenir de l'édition ?

F.G. : Il faut rester optimiste. Il y aura toujours besoin de textes pour apprendre, pour comprendre le monde et pour le changer. Le cœur de métier de l'éditeur, c'est-à-dire repérer les auteurs, les aider à accoucher de textes qui seront lisibles et les faire connaître le plus largement possible, va rester, même si le rapport au livre a changé. Aujourd'hui, la technique d'« impression numérique » permet de faire des tirages très réduits, voire à l'unité, dans des conditions économiques convenables. Cette évolution va permettre d'adapter l'offre papier à la demande et de rendre la plupart des livres disponibles *ad aeternam*. L'« impression à la demande » est en effet une révolution plus importante que celle du livre électronique : en s'affranchissant des contraintes économiques des techniques d'impression traditionnelles (tirages en quantité et donc stocks à entreposer), elle va donner une

capacité de survie sur la longue durée au livre imprimé, qui aurait été sinon menacé dans son existence même...

L'autre évolution, c'est bien sûr celle du livre électronique, même si son poids est encore peu significatif en Europe (à l'exception du Royaume-Uni). Aux États-Unis, il pèse déjà de 10 % à 20 % du marché selon les secteurs, surtout dans la fiction grand public ou le professionnel, dont les livres sont adaptés à la lecture sur tablette. Les livres de recherche vont très probablement connaître la même évolution : l'édition électronique va devenir l'édition première et l'édition papier se fera à la demande. Cela va complètement modifier notre écosystème. Auparavant, avec toutes les difficultés de diffusion du livre imprimé, notamment à l'international, nombre d'ouvrages restaient méconnus. Les technologies numériques (publication en ligne, numérisation des fonds, moteurs de recherche, Web sémantique...) renouvellent complètement les conditions d'accès à la connaissance.

Que restera-t-il du papier ?

F.G. : Le numérique favorise des modalités technologiques de publication ainsi que des modes d'écrit différents – l'hypertexte – qui permettent de mettre en relation une infinité de ressources, ce qui est évidemment formidable. Mais à mon sens, cela rendra d'autant plus nécessaire l'accès traditionnel au « livre clos » (imprimé ou numérique), celui qui a un commencement et une fin, qu'un auteur a publié à une certaine date et auquel

il ne touche plus après. C'est-à-dire le contraire du livre modifié en permanence – dit parfois « liquide » –, parce que son auteur y revient ou qu'il est enrichi par d'autres : une modalité passionnante, mais inévitablement inscrite dans l'instant, impossible à inscrire dans la durée. D'où l'importance, face à la dispersion favorisée par le Web, de pouvoir encore lire, de préférence sur papier, les « livres clos » d'Aristote, Marx, Weber ou Sartre écrits avant son invention (mais aussi ceux écrits après). Le fait de lire un livre avec un début et une fin et de pouvoir travailler dessus apporte, au plan cognitif et politique, beaucoup plus que de rester simplement baigné dans le flux permanent de l'information ou de la circulation des textes.

Éditer à gauche : les défis de l'époque

Les Zindigné(e)s. La revue des résistances et des alternatives,
n° 24, avril 2015

L'état actuel de l'édition française peut-il nous renseigner sur l'état de la (vraie) gauche ? La « crise du livre » dont on entend parler aurait-elle un rapport avec le reflux apparent de la gauche ? Et le succès de livres très marqués à droite, voire à l'extrême droite (comme *Le Suicide français* d'Éric Zemmour), signe-t-il une irrémédiable glissade du corps social français vers le pire ? Voilà en substance les questions qui titillaient les animateurs de *Zindigné(e)s* quand ils m'ont sollicité pour ce chapitre.

Résistance des livres de fiction, ceux de « non-fiction » à la peine

À ces (trop ?) grandes questions, un survol rapide de l'évolution de l'activité éditoriale n'apporte pas de réponse évidente. La « crise du livre » d'abord : les « gros » chiffres nous disent qu'elle est loin d'être évidente. Certes, on enregistre une lente érosion des ventes depuis 2011 (– 0,5 % en 2014, – 1 % à – 1,5 % pour chacune des trois années précédentes). Mais en ces temps économiques difficiles, en comparaison avec d'autres « industries culturelles », on peut voir là une belle résistance. Si l'on creuse un (tout petit) peu plus, on peut commencer à nuancer le tableau. En « littérature générale » ce qui « résiste » le mieux, et de loin, ce sont les ouvrages de fiction : la littérature de jeunesse (dont le « boom » depuis plusieurs années n'a commencé que récemment à se ralentir) et les romans (à la fois populaires et plus exigeants, dont les lecteurs sont surtout des... lectrices). Alors que la non-fiction est nettement plus à la peine : les *best-sellers* de ce genre se vendent en moyenne nettement moins qu'il y a quelques années, et les titres « intermédiaires » ou plus spécialisés (notamment dans les sciences humaines) souffrent particulièrement.

Creusons donc encore un peu en examinant la liste des meilleures ventes (chiffres hors exportation) d'essais de 2014 établie par le magazine professionnel *Livres Hebdo*. Sur cent titres s'étant vendus de 18 300 exemplaires

(le 100^e: *Aimer en vérité* de Pierre-Hervé Grosjean) à 603 300 exemplaires (le 1^{er}: *Merci pour ce moment* de Valérie Trierweiler, un score historiquement hors normes), quatre-vingt-sept se sont vendus à moins de 50 000. Et sur ces cent titres, moins d'une dizaine peuvent être (plus ou moins) rangés dans la case « politique », l'immense majorité relevant d'autres catégories de « non-fiction » : auteur(e)s « vu(e)s à la télé », humour, développement personnel et spiritualité (mais le pape François ne pointe qu'à la 34^e place avec 36 600 exemplaires), témoignages personnels « forts »... Avec, comme toujours, d'honorables (mais rares) exceptions, par ventes décroissantes : Florence Aubenas (*En France*, 39 500 exemplaires), Roberto Saviano (*Extra pure*), Matthieu Ricard (*Plaidoyer pour les animaux*), Florence Braunstein (*1 kilo de culture générale*), Paul Veyne (*Et dans l'éternité, je ne m'ennuierai pas*), Michel Serres (*Petite Poucette*, 29 200)... Ainsi que les quatre numéros de l'excellente revue *XXI* (22 000 ventes chacun en moyenne). À souligner : deux livres seulement de « journalisme d'investigation » figurent dans le « top 100 » des essais (alors qu'ils étaient beaucoup plus nombreux autrefois), ceux de Cécile Amar (*Jusqu'ici tout va mal*, 21 300 exemplaires) et Gérard Davet (*Sarko s'est tuer*, 19 400).

Les meilleures ventes de la liste 2014 en politique ? *Le Suicide français* d'Éric Zemmour est certes numéro deux, avec 338 200 exemplaires vendus. Mais les sept autres bonnes ventes sont celles d'auteurs classés à gauche, de Thomas Piketty (114 400 exemplaires pour

Le Capital au XXI^e siècle, s'ajoutant à près de 100 000 ventes en 2013) à Cécile Duflot (18 300 exemplaires pour *De l'intérieur*), en passant par Pierre Rabhi, Edwy Plenel (deux livres), Jean-Luc Mélenchon et Plantu – et il n'est sûrement pas neutre de préciser qu'il s'agit surtout de livres à « petits prix ». Maigre récolte, en tout cas...

Des best-sellers « de gauche »

Que déduire de ce premier constat de surface à base de « gros chiffres » ? Certainement pas, comme le redoutaient les *Zindigné(e)s* dans le questionnaire qu'ils m'ont adressé, que « les éditeurs de droite (y compris d'extrême droite) se portent mieux », car cette catégorie n'existe tout simplement pas. Ce qui existe en revanche, ce sont les éditeurs dénués de la moindre conviction politique et qui publient aujourd'hui plus qu'avant des auteurs de droite nauséabonds parce que c'est bon pour le business (ce mode d'édition surfant tranquillement sur les tendances de l'heure, quelles qu'elles soient, pour faire de l'argent a toujours existé) – ce qui ne fait pas pour autant un « raz de marée » de littérature de droite et d'extrême droite.

Mais quand même, dira-t-on : les « livres de gauche » (et leurs éditeurs avec) n'ont-ils pas fait leur temps, tout simplement parce que le livre tendrait à ne plus être que vecteur de divertissement, avec quelques exceptions

pour confirmer la nouvelle règle que « le peuple de gauche ne lirait plus assez d'ouvrages de gauche », autre crainte de la rédaction des *Zindigné(e)s*? Ou encore parce que, dans le champ de la pensée critique, « c'est sur le Web, dorénavant, que ça se passe »? Là encore, la nuance s'impose.

D'abord parce qu'en matière d'essais, on a vu aussi ces dernières années des « *best-sellers* de gauche ». Peut-être un peu moins nombreux que ceux de droite, mais guère. Même si, du fait de sa concision, l'*Indignez-vous!* de Stéphane Hessel est d'une certaine façon « hors cadre », son succès sidérant et planétaire (plus de 4 millions d'exemplaires vendus dans le monde depuis sa parution en 2010, dont plus de la moitié en France) montre bien que l'écrit, fût-il bref, reste un vecteur privilégié de la transmission des « valeurs de gauche ». Et, plus consistants, bien d'autres livres en témoignent. Actes Sud a vendu (toutes éditions confondues) 65 000 exemplaires de *La Stratégie du choc* de Naomi Klein, paru en 2008. À La Découverte, nous avons eu par exemple *Le Monde selon Monsanto* de la journaliste Marie-Monique Robin (2008, 92 000 exemplaires vendus), ou les livres des sociologues Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon (*Le Président des riches*, 2010, 120 000 ventes; *La Violence des riches*, 2013, 65 000 ventes). Les Liens qui libèrent ont réalisé des scores remarquables avec les livres des « Économistes atterrés », à commencer avec leur *Manifeste* (2010, 90 000 ventes). Et qui aurait pu prévoir l'étonnant

succès de *L'Insurrection qui vient* (La Fabrique, 2007, 52 000 ventes), du « Comité invisible », qui bénéficia il est vrai d'une promotion inattendue du fait de son absurde mise en cause par la ministre de l'Intérieur de l'époque, empêtrée dans l'« affaire Tarnac » ?

Reste que les succès de ces titres relèvent à chaque fois d'une alchimie singulière (entre la qualité du texte, la posture de son auteur(e), son prix, l'actualité du moment, etc.), jamais d'une recette prédéfinie. Et ils nous renseignent finalement assez peu sur l'état de la vraie gauche, sinon pour attester le fait qu'elle existe toujours. Pour essayer de savoir ce que l'état du livre peut nous dire de l'état de la gauche, il faut donc creuser encore un peu plus profond et s'intéresser à la foisonnante diversité éditoriale que la focalisation sur les seules « meilleures ventes » tend à occulter.

Mutations des pratiques de lecture et d'achats de livre

Et c'est là que cela devient intéressant. Au-delà du clivage droite-gauche, certes toujours présent, d'autres outils sont nécessaires pour comprendre les profondes mutations en cours des rapports de nos contemporains au livre et à l'écrit, comme vecteurs de connaissance. Ceux d'abord fournis par les vastes enquêtes sur les « pratiques culturelles » des Français, régulièrement conduites depuis 1973 par le ministère de la Culture. En matière de livre,

la conclusion majeure de la dernière en date (2008¹) est sans appel : la part des « grands lecteurs » (ceux qui lisent plus de vingt-cinq livres par an) chez les Français de plus de quinze ans a été divisée par deux en trente-cinq ans (de 22 % à 11 %). En première approche, il y a là de quoi se faire des cheveux, car historiquement, ces « grands lecteurs » ont toujours joué un rôle important, par leurs achats en librairie, pour assurer la diversité de la création éditoriale, tout particulièrement celle des essais de gauche.

Et l'inquiétude s'accroît quand on apprend par ces enquêtes que : a) la majorité des Français gardent durant toute leur vie, pour l'essentiel, les mêmes « pratiques culturelles » (dont la lecture de livres) que celles de leur jeunesse (15-25 ans) ; b) la part des « grands lecteurs » dans les jeunes générations d'aujourd'hui est très inférieure à la moyenne nationale de 11 % et, surtout, décline régulièrement. Ce qui semble impliquer logiquement que la relative bonne santé du marché du livre des années 2010 reposerait surtout sur les achats de la frange significative des sexagénaires toujours « grands lecteurs », retraités et solvables, ayant conservé leurs habitudes de lecture des années 1970 : une catégorie incluant les anciens « soixante-huitards », restés grands consommateurs de « littérature de gauche ». Est-ce à dire que cette littérature serait vouée à suivre au cimetière ces vieux « grands lecteurs » ? Et que ne resteraient pour les jeunes

1. *Ibid.*

générations des décennies à venir, en guise de livres, que les *best-sellers* du moment et autres « lavres »¹ ?

Questions certes légitimes, mais dont la réponse est loin d'être aussi évidente qu'on pourrait le croire. Car d'autres « gros chiffres » compliquent le panorama. En effet, les statistiques du Syndicat national de l'édition nous apprennent que le nombre d'exemplaires de livres vendus par les éditeurs français a très fortement augmenté en quelques années, passant de 354 millions en 2000 à 487 millions en 2007, avant de décliner régulièrement, jusqu'à 427 millions en 2013 ; tandis qu'explosait dans le même temps le nombre de nouveautés, passé de 25 800 à 46 600. D'où une nouvelle perplexité : comment expliquer la forte augmentation dans les années 1990 et 2000 (puis la lente érosion des années 2010) du nombre de livres vendus par les éditeurs français, alors même que diminuait régulièrement le nombre de « grands lecteurs », moteur traditionnel du marché de la création éditoriale ?

Une première réponse, logique, serait que le nombre de lecteurs « moyens » (six à vingt-quatre livres lus chaque année) ou « faibles » (moins de cinq) a augmenté sur la longue période, ce que confirment en effet les enquêtes sur les pratiques culturelles du ministère de la Culture, dès les années 1980. Un constat à mettre en rapport avec celui dont m'ont fait part, depuis le début

1. Néologisme percutant forgé en 1988 par le grand journaliste littéraire Pierre Enckell – honneur à sa mémoire – pour qualifier les livres jetables publiés par des éditeurs opportunistes. « Un livre fait vivre, disait-il, un lavre est un cadavre, etc. »

des années 2000, nombre de libraires petits ou (surtout) grands : ils ont vu leur clientèle évoluer profondément, avec – pour schématiser – le déclin inexorable de leurs « fidèles clients » (ceux qui leur achetaient plusieurs livres chaque mois) et la multiplication des « clients irréguliers », souvent uniquement intéressés par une catégorie de livres très précise.

Cette évolution des pratiques d'achat est évidemment indissociable de celle des pratiques de lecture, elle-même déterminée par la conjonction d'un ensemble complexe de facteurs, dont le moindre n'est pas la « révolution numérique » – même si celle-ci n'explique pas tout, loin s'en faut. Les études sociologiques récentes sur l'évolution de ces pratiques restent malheureusement trop rares, du moins en France¹. À défaut, je peux seulement esquisser quelques conjectures, sûrement fragiles, surgies au fil de plus de trois décennies de travail éditorial au service de la « pensée critique » d'auteurs soucieux de s'adresser au « peuple de gauche ».

1. À la décharge des sociologues, il faut rappeler que l'extension très rapide, depuis les années 2000, d'Internet, de la téléphonie mobile et des « réseaux sociaux » a profondément et brutalement bouleversé les « pratiques culturelles » des Français, de façon évidemment très variable selon les générations. Au point que, comme me l'a confié Olivier Donnat, le sociologue maître d'œuvre des dernières enquêtes du ministère de la Culture sur ces pratiques, conduites selon la même grille de questions depuis 1973, celle de 2008 sera fatalement la dernière conduite selon ce protocole, devenu obsolète.

Évolutions et perspectives nouvelles

Première conjecture : la frange significative des adultes (surtout des plus jeunes) qui s'inscrivent peu ou prou à gauche de la « gauche officielle » – laquelle est assez justement qualifiée par certains de « gauche de droite » – n'échappe pas, dans sa majorité, à l'évolution contemporaine des nouvelles pratiques de lecture de livres, toutes catégories confondues. À savoir la polarisation croissante entre la concentration sur un nombre limité de *best-sellers* très « grand public » et la dispersion sur une immense multitude de titres, aux ventes bien plus modestes, qu'achètent (ou empruntent en bibliothèque) et lisent des lectrices et lecteurs toujours nombreux, mais fréquemment sélectifs dans leurs choix, déterminés par leurs passions électives. Pour le dire de façon (très) caricaturale : le (ou la) passionné(e) de pêche à la mouche achètera tous les livres sur la question, et aucun autre ; celle ou celui adepte des AMAP et de l'agriculture biologique achètera de même ; etc.

Deuxième conjecture : s'agissant des « essais de gauche », objet des questionnements de ce chapitre, cette polarisation semble plus radicale encore. Car si, on l'a vu, cette catégorie de livres comporte toujours des *best-sellers*, leurs scores semblent bien se réduire. Le constat est toutefois ambivalent, et sans doute pas aussi dramatique que pourraient le craindre les éditeurs, libraires et bibliothécaires « engagés », tous passeurs essentiels. Certes, il témoigne probablement

de l'épuisement progressif d'un phénomène bien connu, même s'il est difficilement quantifiable, que l'on pourrait qualifier de « consommation identitaire » : j'achète un livre pour marquer mon adhésion au message délivré par son auteur (ou un journal dont je partage les « valeurs »), même si je ne le lirai pas jusqu'au bout¹ – le succès atypique du très volumineux livre de Thomas Piketty relève encore sans doute de cet effet (une exception désormais ?). Contraintes budgétaires et de disponibilité temporelle (les plus jeunes passent de plus en plus de temps sur Internet) obligent : sauf exception, je n'achète désormais plus que les livres de gauche dont je pense que leur lecture pourra nourrir mon projet de vie (ma passion, mon engagement, mon travail, etc.). Ou alors ceux que je veux offrir à des proches, cadeau à la fois affectif et politique.

Mais, troisième conjecture, semble se développer parallèlement un phénomène nouveau, qui échappe par définition aux radars des statistiques de ventes de *best-sellers* : l'extension, au fil des années, des ventes de livres

1. Parmi bien d'autres exemples analogues qui pourraient être cités, on peut voir une illustration de cet épuisement de la « consommation identitaire » dans l'érosion spectaculaire des ventes du mensuel *Le Monde diplomatique* au cours des années 2000 (heureusement enrayée depuis, grâce à une nouvelle politique éditoriale), qui a succédé au « boom » de ses ventes dans les années 1990, liée à sa dénonciation (justifiée) des dégâts de la mondialisation et du néolibéralisme triomphant depuis la décennie précédente.

contribuant à nourrir la pensée critique (dont témoigne par exemple, à La Découverte, la poursuite – voire la croissance – des ventes des livres de Frantz Fanon, Judith Butler, Hartmut Rosa, Matthew Crawford, etc. ; mais aussi l’inscription dans la durée de « petits » éditeurs se revendiquant de la gauche radicale, comme Agone, Amsterdam, L’Échappée, La Fabrique, Les Prairies ordinaires, Syllepse, etc.). On peut voir là un symptôme encourageant d’un phénomène plus large : celui de celles et ceux, jeunes et moins jeunes, de plus en plus nombreux, qui sont « entrés en résistance » face au rouleau compresseur de l’idéologie individualiste néolibérale, qui refusent le piège du « toujours plus vite », de l’asservissement à l’Internet superficiel et aux réseaux sociaux consuméristes, etc. Ces « défricheurs » ne se reconnaissent plus, pour la plupart, dans le champ politique traditionnel, mais, dans leur grande diversité¹, ils participent à la construction de pistes nouvelles pour une « autre vie ». Et ils sont très demandeurs, à la fois de nouveaux outils de pensée critique, et d’informations alternatives – comme l’atteste le succès des journaux en ligne clairement ancrés à gauche (*Médiapart*, *Basta!*, *Reporterre*...). Dans le même temps, depuis les années 2000, on a vu apparaître, bien plus nombreux qu’auparavant, des jeunes chercheur(e)s et journalistes

1. Voir à ce propos l’intéressante enquête du journaliste Éric DUPIN, *Les Défricheurs. Voyage dans la France qui innove vraiment*, La Découverte, Paris, 2014.

qui sortent justement des sentiers battus de la pensée dominante et des médias *mainstream*¹.

Autant d'évolutions qui offrent des perspectives nouvelles aux éditeurs de gauche, lesquels devront toutefois être imaginatifs pour penser de nouvelles formes de livres, adaptées aux exigences de l'époque.

1. Sur ce point, voir (notamment) Razmig KEUCHEYAN, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Zones, Paris, 2013, où son auteur explique pourquoi « la pensée radicale est de retour ».